

Un

# La garibaldienne

*(Gênes – Palerme, mai 1860)*

*...il suffisait d'une étincelle et tout entière  
elle exploserait, cette servitude.  
Et l'étincelle était sur le point de jaillir.*



« M’approchant de la porte pour tirer la sonnette, j’entendis un chœur de voix enjouées, mêlé aux notes allègres du piano. Je sonnai, on m’ouvrit et je montai. Garibaldi était assis à table... une dame, qui était la gouvernante du maître des lieux, était assise au piano et jouait l’hymne de Mameli<sup>7</sup>...

C’était le soir du 30 avril 1860...

Le matin même, Francesco Crispi et Nino Bixio étaient arrivés, tout guillerets et triomphants, apportant à Garibaldi des lettres et des dépêches lesquelles racontaient que les Siciliens s’étaient rebiffés et que la révolte prenait rapidement pied dans leurs plus grandes villes... Garibaldi, en entendant ces heureuses nouvelles, avait longuement médité, puis il s’était vivement levé de sa chaise, s’exclamant d’une voix sonore et pleine de joie : “Préparez tout, nous irons en Sicile !”

7. Cette chanson patriotique, appelant à l’unité du pays et à son indépendance, a été composée pendant le Risorgimento. Elle est aujourd’hui l’hymne national italien, également connu sous le nom de « Fratelli d’Italia » (« Frères d’Italie »).

La pièce était tout entière ornée de festons de laurier, la table était couverte de fleurs. Nous chantâmes une belle chanson, et le Général, qui semblait ravi de sa décision, et humait déjà de loin le combat, chanta aussi... »

Par ces mots, trente ans après, Giuseppe Bandi évoquera, dans ses mémoires *I Mille. Da Genova a Capua*, l'excitation de ce soir-là : avec cette résolution, la destinée de l'Italie unie était sur le point de s'accomplir.

En compagnie du Général et des autres convives qui, leurs verres remplis de vin d'Orvieto, trinquent au succès de l'expédition, se trouve aussi Rosalia Montmasson.

Assise à côté de son mari, elle chante et pleure : la romanesque entreprise qui les avait fait tomber amoureux devenait action.

Courte fut sa joie.

« Ça suffit, maintenant. Tu es femme, tu ne peux pas venir », lui cria pour finir son mari après avoir tenté pendant deux jours de la raisonner par tous les moyens ; et, claquant la porte, il sortit de leur domicile, pour se rendre à la Villa Spinola où les préparatifs pour le départ battaient leur plein.

Elle tenta de l'arrêter : « Je viens avec toi ! »

« On n'a pas de temps à perdre, ni moi ni le Général », fut sa réponse très courroucée.

Aussitôt après, elle sortit elle aussi : elle devait à tout prix parler à Garibaldi. Le convaincre ou bien l'entendre directement de sa bouche, ce non. Mais pas même l'ombre d'une voiture publique pour aller à Quarto.

Gênes était tout entière une fête d'accolades, chants, claquements de drapeaux tricolores. Pendant des jours, les volontaires avaient attendu le signal du départ, que le Général subordonnait à l'éclatement de la révolte en Sicile ; mais un jour l'île semblait sur le point d'exploser, le lendemain pacifiée et somnolente, jusqu'au télégramme avec la bonne nouvelle. Falsifié à la perfection : François avait passé toute une nuit entre encres et tampons, essayant et réessayant pour le rendre crédible.

Et enfin le *nous partons*. Mais pas elle : elle était femme.

Avant d'entreprendre à pied le long chemin pour Quarto, elle entra dans un café afin de se reposer. Alors qu'elle errait entre les tables à la recherche vaine d'une place, elle sentit quelqu'un la tirer par la jupe ; c'était un gamin assis sur un banc avec son père et sa mère, qui l'invitèrent à s'asseoir.

« Nous vous avons vue regarder autour de vous, dit l'homme, en nous serrant un peu vous y rentrez

vous aussi. Lui c'est Bepin, mon fils, et elle ma femme Antonia. Et moi, Luigi Marchetti, médecin ophtalmologue, pour vous servir.

— Un nom de famille qui me porte chance : vous vous appelez exactement comme le prêtre romain qui m'a mariée à Malte ! » s'exclama Rosalie, avec un espoir retrouvé en raison de cette coïncidence.

La famille Marchetti aussi se rendait à la Villa Spinola ; le mari devait s'embarquer comme volontaire, mais il voulait prendre avec lui son fils âgé de onze ans, tandis que sa femme s'en retournerait à Chioggia, d'où ils venaient.

« Je ne crois pas que le Général l'autorisera : il est trop petit, dit Rosalie.

— Pourquoi pas ?, répondit l'homme. Il est petit, mais il sait se rendre utile. Il y a trois ans... », et suivit un long récit réciproque de révoltes, de fuites, de caches.

Devant le café, ils réussirent par chance à arrêter un fiacre, qui roula au pas dans la foule de gens venus d'ailleurs et de Génois qui se rendaient à Quarto pour saluer le Général.

Pendant le trajet, Rosalie se répétait comme une ritournelle : « Je dois le convaincre. Je dois le convaincre. Je dois le convaincre... »

La Villa Spinola est blanchissante au milieu des arbres.

Devant le portail, un groupe de volontaires exclus insiste pour entrer et parler avec Garibaldi, dans la tentative de se faire enrôler ; de l'autre côté, un va-et-vient d'hommes affairés converge vers le rez-de-chaussée, où sont stockées les victuailles et les caisses de fusils à transporter sur les vapeurs.

Personne n'arrête Rosalie, qui depuis des jours – seule ou en compagnie de son mari – entre et sort librement de la villa.

Elle traverse rapidement l'allée, monte à toute allure l'escalier qui conduit au grand salon du premier étage, sur lequel donne la pièce du Général.

Le jeune homme de garde devant la porte l'arrête. « Vous devez attendre un peu. Il ne veut pas être dérangé. Votre mari aussi est à l'intérieur. »

Une grande carte en relief de la Sicile est dépliée sur la table au milieu du salon : un silencieux triangle de noms, et, autour, la conque quiète de la mer.

Onde indocile en réalité – parfois bonace, parfois tempête –, pense Rosalie, tournant les yeux vers

l'étendue scintillante de l'autre côté de la fenêtre, qu'à peine un mois avant, le souffle retenu, elle a traversé pour une délicate mission en Sicile.

Le grand trumeau sur la cheminée lui renvoie l'image d'un visage. Elle se regarde et ne se reconnaît pas : « Moi, cette femme ? Rosalie de Saint-Jorioz ? » Liberté venteuse, la vie. Elle griffe, entraîne, mène où elle veut.

Au bout d'une heure environ, la porte s'ouvrit et, avant même que François pût l'arrêter, elle se précipita vers le Général, le suppliant de lui accorder une entrevue. Seule.

« Certainement », lui répondit Garibaldi qui, lui cédant galamment le passage, l'invita à entrer.

La foule qui stationnait dans le salon de la Villa Spinola entendit, quoique sans saisir les mots exacts, deux voix chicaner, le ton baisser, puis remonter.

Un discret chuchotis, pour finir. La porte se rouvrit.

Et l'annonce. Déroutante : Rosalia Montmasson est autorisée à faire partie de l'expédition.

La consigne avait été formelle : ni épouses, ni mères, ni femmes volontaires ; même à la duchesse Bevilacqua, qui avait beaucoup insisté pour suivre son mari, le général La Masa, Garibaldi avait opposé un ferme refus.

Comment a-t-elle bien pu faire pour le convaincre ?, se demandait tout le monde, déconcerté.

Personne ne sut jamais exactement ce que Rosalie et le Général se dirent. Pas même son mari.

Peut-être la femme revendiqua-t-elle son passé de conspiratrice ; les nombreuses fois où, au cours de cette décennie, elle avait périlleusement traversé douanes et frontières avec des papiers dissimulés jusque dans les mèches de sa volumineuse chevelure très bouclée. Et parfois obligée de les avaler.

Ou bien, lui répéta-t-elle avec force, que la liberté n'était pas privilège d'homme, mais audace du cœur qui dit non à l'aveugle servitude de l'obéissance. Et que les femmes étaient prêtes pour le grand moment. Conspirant. Complotant. Qu'elle aussi – avec sa difficile mission de début avril en Sicile et à Malte – avait contribué à tramer l'expédition, raccordant sous forme d'unités d'action les comités révolutionnaires des deux îles avec le centre opérationnel de Ligurie. Une course contre la montre et la gendarmerie bourbonnienne, pour délivrer les lettres, donner les dispositions logistiques, informer les libéraux de Messine de l'imminent débarquement clandestin de Rosolino Pilo et Giovanni Corrao – partis à bord d'une lente tartane – afin d'organiser les bandes de volontaires. Et, treize jours après, retour à Gênes avec la grosse somme d'argent qu'à Malte Nicola Fabrizi lui avait confiée pour l'achat d'armes en vue de l'expédition.

Imaginée, rêvée, avec François. Que par conséquent elle suivrait, fût-ce à la nage.

Mais peut-être, dans les mots de l'obstinée Savoyarde, le Général ne vit-il pas seulement une femme hardie et sans peur, mais le cœur d'une amante qui, comme Anita<sup>8</sup>, jamais ne délaisse l'étreinte – dans le souffle de l'alcôve, sur les champs de bataille – jusqu'à la mort.

Et il dit oui à Rosalie : « Venez donc, si tel est votre désir : rappelez-vous que vous vous exposez à un grand risque et un grand péril, et que je ne peux répondre de rien. Mais, si telle est votre volonté, qu'il en soit ainsi. »

La nuit du 5 mai 1860 à Quarto, sur les deux vapeurs en attente eut lieu l'embarquement des victuailles, armes, des hommes, et de la seule femme participant à l'expédition.

Par ces mots un anonyme chasseur des Alpes relève sa présence : « Nous descendîmes un petit sentier qui menait à la mer. Il y avait, amarrés au rivage, neuf ou dix bateaux, petits et gros. De nombreux porteurs attendaient pour embarquer les mousquets.

8. Épouse de Garibaldi, connue pour son intrépidité et son soutien indéfectible à son mari. Elle est morte en 1849.

Là, sur les rochers, je serrai la main à Crispi. Il était accompagné de sa femme, qui voulut à tout prix faire partie de l'expédition. Un tel amour de la patrie m'émut. Cette dame était pleine de courage, et sur son visage brillait une grande satisfaction.

Quelques minutes après, nous étions tous entassés sur les bateaux, qui lentement prenaient le large...

Parfait était le calme de la mer : la lune resplendissait dans le ciel limpide. »

Il ne dut pas être facile, ni pour le Général ni pour son mari, de gérer la présence d'une femme au milieu d'un millier d'hommes ; et d'une femme comme Rosalie, pour qui la différence entre les sexes était seulement une pure indication de diversité physique, pas d'inégalité d'action et de pensée : elle savait manipuler armes et explosifs avec dextérité, et elle avait traversé l'Europe seule, évitant aventureusement polices et embuscades.

Au nom de l'unité de la patrie et de l'urgence révolutionnaire, pendant le Risorgimento il se créa une sorte de zone franche, permettant à beaucoup de femmes d'abandonner leurs habits féminins, et parfois même leurs conjoints légitimes, pour prendre les armes contre ennemis et préjugés.

Pendant la traversée, sans en faire aucun problème, Rosalie enfila pantalon et chemise rouge, s'affairant aisément sur le *Piemonte* qui, avec le *Lombardo*, le 11 mai toucha Marsala.

Une ville abasourdie, entre peur et accueil forcé : la longue impossibilité de trouver le maire et son adjoint ; l'inlassable travail des boulangers, qui œuvrèrent

toute la nuit pour assurer le lendemain matin une miche de pain à chacun des Mille ; le problème hébergement nocturne de cette foule d'hôtes imprévus et armés. L'état-major fut logé à l'hôtel de ville, et les volontaires – non affectés à la surveillance et à la défense – au collège des jésuites ; d'où ils furent cependant chassés pour tapage et irrespect, se retrouvant à bivouaquer sous les arcades de la loggia.

À part fut l'hébergement du Général, accueilli dans le palais d'Antonio Burgio, et de Rosalie, qui passa la nuit dans une maison du Cassero, au domicile de la veuve Anna Scarpitta Parrinello.

Peu d'heures de sommeil en vérité, et beaucoup de confidences entre les deux femmes. À l'aube le départ.

Garibaldi sur une jument blanche, don d'un notable de Marsala, ouvrait la longue file de volontaires, mules, équipages, chargements de bagages et d'armes ; à ses côtés, tout l'état-major, y compris son mari, et, sur un bout de chemin, également le consul anglais. Malgré ses récriminations, elle avait pour sa part été obligée de monter dans une des deux voitures, qui transportaient les vieillards et quelques blessés ; avec elle le petit Bepin – que le docteur Marchetti avait réussi à prendre avec lui – et un volontaire violemment tombé d'une échelle avec le drapeau tricolore qu'il tentait de hisser au sommet de la tourelle d'un couvent.

La tête de la colonne militaire commençait à se mettre en route quand Rosalie s'aperçut avec angoisse de l'absence du tic-tac de la montre de poche qui, accrochée à une longue chaîne, se balançait toujours sur sa poitrine ; elle ne l'enlevait que la nuit, mais dans la hâte de s'habiller pour rejoindre les autres, à l'aube elle l'avait oubliée chez la veuve.

Elle devait y retourner. La récupérer : même au risque d'être laissée en arrière ; elle rejoindrait plus tard, d'une manière ou d'une autre, la colonne militaire.

Elle ne se séparait jamais de cet oignon d'émail et d'or, que l'année précédente, sur le point de partir sous un faux nom pour une mission très risquée, son mari avait passé à son cou ; cet objet, qui avait appartenu à son père et au père de son père – lui avait-il dit avec solennité –, était l'anneau de mariage qu'il n'avait pas pu lui acheter à Malte ; mais plus vivant qu'un inerte cercle au doigt : s'il ne rentrait pas de cette mission, elle continuerait de sentir sur sa poitrine, instant après instant, sa présence.

Alors qu'elle avait déjà un pied sur le marchepied, la femme de chambre d'Anna arriva tout essoufflée et lui tendit l'objet oublié, refusant la petite compensation qu'elle voulait lui donner.

Elle la passa à son cou, et sa respiration retrouva son harmonie avec le tic-tac de la montre.

La colonne se mit en route.

Une heure après l'autre, interminable, au son des plaintes du volontaire luxé et du pépiement de Bepin, qui n'arrêtait pas de réclamer des bottes et un mousquet, mais qui même sans les tuerait par centaines, les ennemis. Lui racontant minutieusement comment était Chioggia tout aquatique, et le *jeu de l'empereur* qu'il faisait avec ses camarades : viser un pantin en équilibre sur le bord du canal – l'empereur François-Joseph – et le faire tomber. Et lui, à ce jeu, il était imbattable, conclut-il, sortant de son sac une fronde et la lui montrant orgueilleusement.

Ayant quitté la voie carrossable, la colonne entreprit la pénible montée d'un chemin étroit et escarpé entre des nuées de poussière et des trouées sur un paysage austère et inconnu : un horizon infini de vallées et de collines sans lumière de mer, sans fraîcheur d'orangers.

Elle était allée de nombreuses fois en Sicile, se déplaçant d'une ville à l'autre toujours par la mer, sans jamais s'enfoncer dans l'arrière-pays : sur ces terres de grandes propriétés terriennes et *gabelloti*, *campieri* et surveillants, dont souvent, à Malte, Zino lui avait parlé ; il suffisait d'une étincelle et elle exploserait tout entière, cette servitude.

Et l'étincelle était sur le point de jaillir.

La caravane ralentit, s'arrête.

Le « halte ! » du Général : le plateau, l'enclos du repos.

Son mari lui a recommandé de ne pas s'éloigner, mais Rosalie ne veut rien entendre : elle doit se dégourdir les jambes, sinon elle ne pourra plus faire un pas.

Elle sort, laissant derrière elle la ferme où le maître des lieux a fait préparer un abondant repas pour Garibaldi et ses officiers – fèves, ricotta, viande de mouton, vin rouge à volonté – que, sous les oliviers de la grande esplanade, les volontaires consomment eux aussi.

« Chemise rouge, oui. Mais ça reste une femme. Et les femmes... », essaie de l'excuser François. Les autres convives se remettent à manger en parlant des prochaines étapes – Salemi, Calatafimi, Alcamo – avant d'arriver à Palerme ; et des troupes royales qui peuvent soudain apparaître dans les collines.

Dehors, un tohu-bohu joyeux. En groupes épars, les volontaires se reposent bruyamment : ils rient, plaisantent, jouent aux cartes. D'autres chantent, dans une dissonance confuse de rythmes et de dialectes ; mais à la fin ils crient tous hurra en levant leurs fiasques, tandis que quelques-uns tirent en

l'air, aussitôt réprimandés par leurs camarades pour ce gâchis. Rares et précieuses, les munitions.

Dans un groupe nombreux, assis en cercle autour de Bartolomeo Marchelli, il y a Bepin ; dès qu'il la voit, il l'invite à s'approcher.

Rosalie fait signe que non de la tête, mais elle s'arrête pour regarder le grand illusionniste, qui a quitté places et théâtres pour aller en Sicile faire la révolution ; au milieu du cercle il déplie et fait virevolter un foulard noir, que soigneusement ensuite il replie et range dans une boîte en fer-blanc vide.

Il s'adresse à elle avec une courbette, « *Madame Crispi, c'est pour vous !\** », en rouvrant la boîte, tirant doucement le foulard par un coin jusqu'à ce qu'il sorte en entier : de noir, il est devenu tricolore. Applaudissements crépitants. Hourra.

Elle le remercie de loin d'un geste. Ce n'est pas la première fois qu'elle assiste à ses tours de passe-passe ; parfois le soir il fait aussi un spectacle devant Garibaldi, qui s'amuse, comme tout le monde essayant inutilement de comprendre le truc, de découvrir l'astuce.

Elle reprend son chemin, souriant aux mots conclusifs de Bartolomeo : « Pas de leurre, pas de tromperie : avec mes tours de magie, les ennemis disparaîtront aussi. »

Au bout de la grande esplanade, un petit chemin de traverse descend, raide, une pente entre deux champs de blé.

L'oliveraie, les chants, les vivats : une invisible rumeur derrière elle.

Un groupe de pies fuit à son passage. Elle suit le long tracé blanc et noir d'ailes et de queues qui taille l'azur intense du ciel.

Jaune du blé et souffle du vent de sirocco tout autour, sans trace humaine. Une palpitation de pulsations et de racines l'appelle, lui dit « Viens ».

Elle s'étend.

Tout conflue et se relie – voix, lieux, visages – Malte, Londres, Paris.

Et le début de tout, l'hiver de cinq ans auparavant.

Le domicile du Maître, l'anxiété...

... elle se souvenait de chaque détail de cette première fois : la longue course à l'aveugle en omnibus : les effrayants frôlements avec d'autres omnibus qui soudain surgissaient du brouillard ; les ruades des chevaux, le soubresaut, les jurons du cocher. Un tour infernal et infini, dans la ville inconnue de ce nouvel exil, avant d'arriver à Laystall Street, au domicile de Mazzini – Pippo, comme déjà François l'appelait familièrement – où, quelques semaines après qu'elle l'avait rejoint à Londres, François l'avait emmenée.

Elle l'avait imaginé comme une grande et silencieuse bibliothèque, pleine de livres et d'arcanes paroles qui ouvraient les portes du monde, se retrouvant à l'inverse entourée par les trilles des chardonnerets qui volaient librement dans la pièce où la jeune femme venue ouvrir les avait fait entrer : une guitare dans un coin, sur la table une boîte de cigares, et des livres éparpillés partout. Après quelques minutes d'attente il entra, de noir vêtu et suivi par un chat, qui dès qu'il s'assit sauta sur ses genoux.

Pour les laisser parler en liberté, elle fit mine de s'éloigner, mais les mots du Maître l'arrêtèrent, se gravant en lettres de feu dans le brouillard de Londres et dans son âme : « Vous, nos sœurs, devez accélérer avec nous le grand moment, lui dit-il en lui faisant signe de rester. Nous vous voulons nos compagnes dans cette sainte conspiration des âmes, dans cet apostolat continu de la foi italienne, dans cette œuvre de fraternisation universelle de tous les êtres bons.

— Moi aussi je veux travailler pour le grand moment », lui répondit-elle avec ferveur, laissant pour toujours derrière elle, dans la salle des pas perdus, le son dissonant de l'inutile : la *Cause* était plus grande qu'elle, que François, que le Maître lui-même.

Intensément engagée dans l'activité conspiratrice, cet appartement devint sa véritable maison ; c'était ce monde de liberté qui dans l'avenir serait à tous les vivants, sans devoir d'étiquette, différence de style et de nom, où ses mains calleuses n'étaient pas une frontière, mais son travail de *femme de maison*\* considéré comme une fière et patriotique résistance aux désagréments de l'exil. « Les mains qui tiennent la plume ou le fer à repasser restent des mains ; la différence se trouve dans le cœur et dans l'esprit qui les animent », lui avait dit avec une sincère admiration Giulia, la femme d'un riche exilé sicilien, quand elle avait été son invitée dans sa demeure de Wyndham Place ;

informés de la condition de nécessité extrême dans laquelle ils se trouvaient, leurs amis, le dimanche, à tour de rôle les invitaient à déjeuner.

La première année à Londres avait été très dure. Aucun emploi pour François, qui ne connaissait pas la langue : seulement, de temps en temps, un petit travail précaire et mal payé. S'agissant de travail manuel, pour elle ç'avait été plus facile ; c'étaient Sara et Lorelei – avec qui le partage politique s'était transformé en amitié – qui lui en avaient trouvé dans des familles partisans de la cause italienne. Elle pouvait par conséquent s'absenter sans problème, passant sans rupture de femme de peine à messagère clandestine ; mais, pour plus de sécurité conspiratrice, passant aussi d'une identité à l'autre.

Cela avait été une idée du Maître au début de l'année suivante, à l'occasion de leur premier déménagement en France : séparer formellement sa vie de celle de François – dont le nom était connu de toutes les polices européennes – afin que l'une ne puisse pas renvoyer à l'autre. À contrecœur, elle avait dû par conséquent renoncer à son très aimé nom marital, *Madame\* Crispi*, pour reprendre celui de jeune fille sur son passeport, et sur les portes des nombreux appartements de Londres et de Paris, où – formellement seule, dans les faits avec François – elle avait habité par la suite. En tant que *Mademoiselle\**

*Montmasson* pendant presque trois ans elle avait aisément franchi les douanes avec du matériel clandestin en tout genre, et envoyé et reçu du courrier en échappant aux contrôles et à la censure.

Jusqu'au jour le plus angoissant de sa vie.

À cette période, ils vivaient à Paris avec Felicino, le très nonchalant neveu que sa belle-sœur Mariannina leur avait confié pour qu'ils surveillent ses études. Inutilement. Le jeune homme continuait d'être si pris par les femmes et par la noce qu'il ne se questionnait même pas sur la raison de leurs absences de la maison, fréquentes, et parfois prolongées ; tous deux étaient de fait souvent engagés dans des missions clandestines, comme celle que, quelques mois après l'attentat contre l'empereur, elle s'appropriait à accomplir.

Les phases les plus dangereuses de l'opération étaient maintenant passées : la récupération des papiers, qu'à Calais un frère tout juste descendu du bateau lui avait transmis ; le trajet de retour avec un panier de gibier sous le bras – grives, bécasses, un lièvre – bourré de lettres, réduites en minuscules rouleaux ; l'étape à Goussainville, presque aux portes de Paris, où elle avait laissé au domicile d'un affilié ses habits de paysanne pour enfiler ceux de tranquille dame en voyage, cachant les documents dans son corset.

L'ordre du Maître était de les livrer immédiatement, dès son retour, à Desmarest, autorité du barreau de Paris et chef indiscuté des républicains, que pas même l'empereur n'osait attaquer directement. Cet homme et sa femme étaient de fait très engagés dans l'assistance, légale et illégale, aux républicains, proudhoniens et, surtout, mazziniens jetés en prison sur la base de simples soupçons, et souvent, après des simulacres de procès, expédiés à Cayenne ; sur la volonté précise de Louis Bonaparte, qui connaissait bien leurs modalités conspiratrices et leurs outils de lutte. Pendant sa période d'exil à Londres – avant son triomphal retour en France –, il avait été affilié et ami de Mazzini. Un mouchard et une ordure, se disait Rosalie, qui aurait mille fois mérité la mort, à laquelle dans trois attentats il avait échappé.

À sa descente du train, elle décida de faire la livraison le lendemain ; avant, elle voulait passer chez elle pour rassurer François. Une demi-journée ne changeait rien : l'avocat comprendrait ; cela faisait longtemps qu'elle était une intime de lui et de Catherine.

Au fur et à mesure qu'elle s'approchait de la rue du Faubourg-Poissonnière, où elle habitait, elle entendait croître une agitation de voix, pas précipités, sabots de chevaux, et halte-là des gendarmes aux pistolets dégainés.

Les habituels contrôles aléatoires, presque quotidiens depuis l'attentat de janvier contre l'empereur,

avait-elle pensé sans beaucoup s'alarmer, mais se retrouvant cependant au début de sa rue devant un poste de contrôle et une grosse foule tenue en respect par un cordon de police.

Elle en demanda la raison à une femme.

« L'homme de la troisième bombe, lui répondit cette dernière en criant comme une possédée. Des mois pour le trouver, mais ils l'ont attrapé : là-bas, dans cet immeuble. »

Cet immeuble là-bas était le sien.

Se frayant un passage à coups de coude, elle réussit à arriver au début du barrage au moment précis où son mari était traîné, en bras de chemise et menotté, à l'extérieur.

« François », cria-t-elle quand il passa devant elle. Lequel se tourna, la repéra : il haussa ses deux sourcils en faisant un imperceptible mouvement de la tête. « Pars, lui disait-il. Cache-toi. »

Elle était certaine qu'ils n'avaient rien trouvé non plus dans cette énième perquisition : François détruisait chaque document après l'avoir lu, et armes et explosifs étaient en lieu sûr dans un entrepôt en dehors de Paris ; mais un des deux auteurs de l'attentat, ayant échappé à la guillotine, pouvait avoir parlé, y compris depuis la très lointaine Cayenne, où ils se trouvaient. Ce lièvre d'Antonio Gomez, peut-être. Ou ce je-sais-tout de Carlo Di Rudio. Et elle le

voyait, son François : interrogé, obligé d'admettre sous la torture, guillotiné – comme les deux autres, Orsini et Pieri – au milieu des malédictions et des insultes de la foule.

Elle essaya de se rendre invisible, tandis que, désespérée, elle se dirigeait vers la demeure de maître Desmarest, dont les mots calmèrent un peu son angoisse : il irait immédiatement, lui, en tant qu'avocat de la défense, demander quelles accusations pesaient sur son client, et quelles étaient les motivations légales pour le retenir ; mais elle, Rosalie, devait rester chez eux tant qu'on n'y verrait pas plus clair. « Ils passent tout au peigne fin – domiciles universités imprimeries –, aucun républicain ne peut échapper à la perquisition. Ils viendront peut-être ici aussi. En cas d'urgence, là derrière tu seras à l'abri », conclut-il en indiquant la bibliothèque.

À un très rapide geste de sa main, un pan de la bibliothèque couvert de livres pivota sur lui-même, s'ouvrant sur un espace avec très peu de meubles, dont un petit secrétaire ; où, après les avoir lus, Desmarest déposa les documents qu'elle lui avait livrés. Avant de sortir, il referma avec soin le pan, et la pièce disparut.

Elle connaissait bien ce lieu de très secrètes réunions, et cachette au besoin, pour y être entrée plusieurs fois ; toujours avec une certaine anxiété,

mais toujours en compagnie d'autres membres du Parti d'action clandestin. Leur présence atténuait sa peur incontrôlable de tout espace fermé et sans issue.

Quelques heures après, le concierge vint annoncer à Catherine la présence de policiers devant la porte de l'immeuble, avec un mandat de perquisition.

Elles se précipitèrent dans le bureau. Le pan de la bibliothèque pivota de nouveau sur lui-même, se refermant hâtivement derrière elle. Terriblement seule, dans cette cellule.

Bruit de pas, chocs de livres tombés par terre, fracas de porcelaine brisée. Et les battements accélérés de son cœur qu'elle aurait voulu réduire au silence : de l'autre côté, ils auraient pu les entendre.

Un interminable silence, enfin. Des heures, des jours, peut-être. Et le tumulte dense de la vie, très loin. Inatteignable.

Elle chercha fébrilement un levier, un bouton, quelque chose pour ouvrir qu'elle ne trouva pas, alors que la lumière crépusculaire de la petite lanterne se faisait cécité.

Elle frappa à la cloison de bois. D'abord timidement, puis de plus en plus fort – à coups de poing, de pied : ses oreilles bourdonnaient, le nœud dans sa gorge l'étouffait, la pièce se resserrait de plus en plus autour d'elle.

Murée là pour toujours, tandis que les yeux de François continuaient de l'appeler – *Rosalie!* *Rosalie!* – en tombant dans le gouffre.

Soudain, le grincement de la bibliothèque : le visage de Catherine à la clarté vacillante de la lampe.

À son retour, tard le soir, Desmarest l'informa qu'au commissariat ils n'avaient aucun élément juridique pour retenir François : à son domicile ils n'avaient rien trouvé, ni appris quoi que ce soit de l'interrogatoire de Felicino. Seul un volumineux dossier avec les accusations habituelles : d'être affilié aux plus dangereuses sociétés secrètes ; et d'être le référent à Paris des différents attentats contre l'empereur. Des soupçons, qui étaient des certitudes pour la police, néanmoins non étayées par la moindre preuve documentaire ou testimoniale.

Sa libération était l'affaire de quelques jours, mais le décret d'expulsion de France, comme personnes dangereuses pour la sécurité nationale, était inévitable pour tous les deux ; pour elle aussi, Rosalie Montmasson, en tant que femme de Francesco Crispi. Pendant la perquisition dans la rue du Faubourg-Poissonnière, dans le double fond d'un tiroir, ils avaient de fait trouvé le certificat de mariage maltais.

Revenue en Angleterre sans plus de couverture, pour continuer son activité clandestine elle avait dû de nouveau changer d'identité, prenant le nom de

famille de sa mère ; il était très facile pour le Maître de se procurer de faux papiers auprès d'artistes et d'artisans de Little Italy. Avec un nouveau passeport au nom de *Madame\** Patou, elle avait poursuivi son activité conspiratrice jusqu'à l'accélération de ces derniers mois : jusqu'au départ de l'expédition à l'aube du 5 mai, son nom de famille adoré, *Madame\* Crispi*, en même temps que le nom de la patrie retrouvé.

Un appel lointain.

De plus en plus alarmé, de plus en plus proche...

Elle ouvre les yeux : le visage altéré de François, en hauteur, au-dessus d'elle.

Qui ne s'emporte pas, comme elle s'y attend. Il l'aide à l'inverse à se relever, à enlever les herbes sur son pantalon.

Une étreinte très longue.

« Les éclaireurs sont revenus : paysans, artisans, étudiants et bergers en marche depuis partout en Sicile pour se joindre à nous ; toujours aucune trace de nos ennemis, mais il semblerait qu'ils soient cantonnés à côté de Calatafimi. Sous peu, nous partirons. S'il te plaît, la supplie-t-il, ne t'éloigne pas : reste toujours près de moi. Tu es ce que j'ai de plus cher après la patrie. »

Ils reviennent à la cour presque au pas de course.

Ni chants, ni cris au bivouac.

La longue file de soldats, canons, matériel, se met en chemin vers les collines de Calatafimi.

Un écrivain et un médecin virent Rosalie sur le champ de bataille.

Tous deux natifs d'Alimena – un petit village des Madonies –, ils portaient le même nom de famille, *Oddo*. Qui pour tous deux est cependant un pseudonyme.

*Bonafede* était celui d'origine de l'écrivain, Giacomo Oddo, qui, peut-être pour se distinguer de ses frères – Giuseppe et Francesco, eux aussi fervents garibaldiens –, préféra signer avec le nom de famille de sa mère un saisissant volume, écrit au lendemain de l'expédition : *I Mille di Marsala. Scene rivoluzionarie*; il y brosse un portrait admiratif de Rosalie Montmasson : la « fière Savoyarde, désintéressée, pleine de courage, d'une hardiesse peu commune chez la gent féminine, à l'âme alerte, ou plutôt ardente, à la réplique vive, à l'esprit pur, née pour la liberté et l'indépendance », qu'il avait connue à la Villa Spinola, assistant à son entretien avec Garibaldi et à l'embarquement.

Imprimé à Milan en mars 1863, ce livre, bien que regorgeant d'emphase patriotique, constitue une

précieuse source d'informations de première main – pas encore politiquement épurées – sur les bivouacs, batailles, équipes et volontaires ; en accompagnement du compte rendu minutieux de l'entreprise, les illustrations d'un dessinateur, dont une concerne Rosalie.

Le croquis la représente jeune et mince, mais avec une expression torve et méchante ; en rien ressemblante à l'image d'une photographie de la même période : une belle femme – sûre d'elle et très féminine – avec deux médailles fixées à la poitrine, et des chaînes et bracelets tintant au cou et aux poignets.

Peut-être le dessinateur – à travers la dureté de ces traits – voulait-il souligner graphiquement tant la hardie détermination de la conspiratrice, qui fit de longs voyages « pour servir la cause des peuples dans ce qui devait être fait à l'insu des puissants et de leurs polices » ; tant l'audace de la combattante qui, à Calatafimi, insoucieuse d'être touchée, « aux balles de l'ennemi exposa sa poitrine », remontant une colline jusqu'à la première ligne pour secourir blessés et moribonds.

« L'ange de la journée », la définit de fait Giacomo Oddo-Bonafede ; mémorable exemple d'héroïsme et d'abnégation, dont le nom restera pour toujours dans la mémoire collective. « Rosalie Montmasson, ton nom ne mourra point : il appartient à l'histoire » – telle est la conclusion passionnée de ce portrait – « et quand

une plus sage éducation rendra sacrées les traditions révolutionnaires d'Italie, en parlant des Mille et de Calatafimi ces traditions parleront de toi, et les générations futures, plus reconnaissantes que ne l'est la génération présente, te couvriront d'éloges, te couronneront de gloire ».

Quelques détails sont ajoutés par l'autre Oddo, Stefano, qui en réalité s'appelait *Tedeschi*.

Mais en ces années d'intransigeance idéale et patriotique, évoquant le terme *tedesco*<sup>9</sup>, ce nom de famille lui semblait une infamie, une honte, par conséquent il décida de le remplacer par celui de sa mère, qui, comme celle de Giacomo Bonafede, s'appelait Oddo.

Et c'est comme Stefano Oddo qu'il sera enregistré dans la liste officielle des Mille.

Un enregistrement qui ne lui facilita pas la vie, car il dut par la suite démontrer que le médecin volontaire des Mille, Stefano Oddo, présent à Calatafimi, et le docteur Stefano Tedeschi d'Alimena étaient la même personne.

À cette fin, il envoie une lettre au président de la Commission – chargée après l'Unité de dresser la liste officielle des Mille et de vérifier les documents pour

9. *Tedesco* signifie « allemand ».

y être inséré –, le couple Crispi comme témoins de son identité. Simultanément, cependant, il dénonce avec force la désorganisation sanitaire du front garibaldien. Avec une amertume mal dissimulée due à l’effacement de sa présence et à la glorification des absents sur le champ de bataille, il rappelle que – alors que le combat faisait rage et que les volontaires tombaient – le responsable de la direction sanitaire, « ce fichu misanthrope de Ripari et ses compagnons affectés au poste médical, non seulement ne se montraient pas sur le terrain vu qu’ils restaient à Vita, inactifs, mais ils ne me remirent ni civières ni rien de ce qui servait ».

Resté seul pour faire face à l’urgence, Francesco Crispi et *l’héroïque Rosalia* deviennent ses assistants improvisés ; quand ils n’ont même plus les vêtements enlevés aux morts pour tamponner les blessures, tous deux arrachent leur propre « chemise et leurs habits pour couvrir les blessés qui, nus et mouillés comme ils l’étaient, devant être lavés du sang dont ils étaient trempés, se mouraient de froid sinon du tourment des balles fratricides ». Armés de revolvers, ils l’aident ensuite à réquisitionner portes et échelles, sur lesquelles ils les chargent, en emmenant un bon nombre jusqu’à Vita ; ils mettent les blessés restants à l’abri dans les maisons alentour, que l’inlassable médecin, aidé par Crispi et par quelques équipes

de Partanna, transportera le lendemain matin à Calatafimi libérée.

Grand dut être l'orgueil de Francesco Crispi pour sa femme soldate. « Rosalie nous a suivis et a fait son devoir avec les ennemis », écrivait-il le 19 mai – depuis le Passo di Rigano où les troupes avaient établi leur camp – à Rosolino Pilo, depuis deux mois déjà en Sicile, lui racontant la *splendide bataille*.

On ne sait pas si son ami a lu ce message ; un jour et demi après, il sera mortellement touché pendant un combat à proximité de Monreale, où il se trouvait avec Giovanni Corrao et les équipes qu'ils avaient organisées, en attendant de rejoindre l'expédition et de mettre le cap sur Palerme.

Son indéfectible foi mazzinienne dans la mobilisation populaire n'aura par conséquent pas la joie de trouver confirmation lorsque, le 27 mai, forçant la Porta Felice, Garibaldi entrera dans la ville entre le feu des canonnades royales et la résistance barricadière des Palermitains.